

Le cousin Henri

Ce soir-là, je rentrai de l'école un peu plus tôt que de coutume, sans attendre les camarades, sans traîner en chemin. D'un pas soutenu, je parcourus les quatre kilomètres et demi qui me ramenaient à mon domicile, perdu dans mes pensées, anxieux de me retrouver face à mon père que Monsieur Le Bihan, mon maître d'école, avait longuement rencontré à la récréation du midi.

A n'en pas douter, j'avais été au centre de leur conversation. Mais pour quelle raison ? J'avais beau chercher. Je ne trouvais rien qui pût justifier une telle démarche voulue pourtant par Monsieur Le Bihan lui-même, lequel m'avait annoncé quelques jours auparavant :

-Tu vas dire à ton père que je voudrais le voir.

J'avais transmis fidèlement à mon père qui s'était contenté de hausser les épaules et de répondre laconiquement :

-Je passerai

Alors je ne comprenais pas, même si je savais que, quelques jours auparavant, de vilains garnements avaient coincé le pauvre Marcel dans un couloir et l'avait roué de coups. Je n'étais pas mêlé à cette affaire. Et d'ailleurs si j'avais été là, Marcel, je l'aurais plutôt défendu, parce que je l'aime bien, ce garçon et qu'il ne mérite pas d'être pris comme le souffre-douleur de toute la classe.

Qu'avait-on vraiment à me reprocher ? Je n'allais pas tarder à le savoir. Du moins, c'est ce que je crus à un certain moment. Car à peine avais-je pénétré dans la maison que mon père entra à son tour. Il avait la mine renfrognée des mauvais jours, le regard fixé sur la lampe à pétrole éclairant faiblement la pièce qui nous servait à la fois de cuisine et de chambre à

coucher. Il ne disait rien, cherchant peut-être dans la lueur pâlotte une réponse à ses préoccupations.

Je m'étais assis sur un billot de bois placé dans l'âtre, faisant semblant de me réchauffer les mains à la bûche qui achevait de se consumer. Le silence devint pesant et je risquai timidement :

-Alors, tu as vu Monsieur Le Bihan ?

Mon père m'observa longuement, fit quelques pas en direction de la fenêtre et se mit à scruter attentivement les photos de mariage accrochées de part et d'autre de cette unique ouverture de la maison. Qu'espérait-il vraiment ? Dans leur costume de fête, les oncles, les tantes ou les cousins allaient-ils lui souffler la réponse qu'il attendait ?

Soudain, la poignée de la porte tourna. Ma mère apparut dans l'entrebâillement :

-Alors, lança-t-elle, tu l'as vu ?

-Bien sûr que je l'ai vu, grommela mon père.

-Alors, satisfait l'instituteur ?

-Oui, satisfait. Mais nous avons un fils qui obtient de trop bons résultats. Tu m'entends. De trop... bons... ré...sul...tats, hurla-t-il en détachant chaque syllabe.

-Je ne comprends pas !

-Tu vas comprendre. Dix sur dix en orthographe, grammaire. Huit sur dix en rédaction... Premier au classement général. Premier en calcul, premier en histoire, premier en écriture. J'en ai assez, moi, du premier partout. Parce que le premier partout, il va falloir qu'il parte en pension à la rentrée prochaine. Au lycée, à Dinan. Voilà ! Et parce que Le Bihan dit qu'il n'a plus rien à lui apprendre.

-Bon, faut pas s'énerver, rétorqua ma mère, visiblement étonnée et fière d'entendre proclamer un tel palmarès obtenu par son gentil rejeton. Il va falloir y réfléchir. C'est quand même nous qui déciderons.

-Te rends-tu compte, poursuivit gravement mon père. Mais qui va payer ? Les études, la pension, les fournitures, l'argent de poche, et j'en passe... Tiens, le trousseau. As-tu pensé au trousseau ? Des tenues en triple exemplaire : vestes, pantalons, chemises, blouses, chaussons, sabots, chaussures de ville, chaussures pour la gymnastique, chaussures pour la marche du jeudi et du dimanche...Nous sommes ruinés d'avance, ma pauvre femme. Je te le dis, ruinés.

Ma mère ne parlait plus. La nouvelle m'avait également abasourdi.

-De toute façon, reprit mon père, on n'est pas les seuls. Il veut envoyer les trois meilleurs de la classe. On verra bien aussi ce que feront les autres.

Le sujet paraissait momentanément évacué. Ma mère sortit. Elle fit le tour de l'étable et du poulailler afin de s'assurer que tout était en ordre pour la nuit. Mon père rendit également visite à ses chevaux et tous les deux réapparurent en même temps pour le dîner.

Mais ce fut un dîner glacial. Mes parents échangèrent à bâtons rompus sur les travaux champêtres en cours, tandis que leur esprit était ailleurs. La tête légèrement renversée sur le dossier de la chaise, mon père, placé face à la vieille armoire héritée de ses ancêtres, ne lâchait plus du regard la corniche vermoulue. C'est que derrière cette corniche dormait la précieuse boîte en fer blanc qui contenait tout le trésor de la famille : une poignée de billets de banque péniblement économisés, seul recours si la moindre disette survenait. Ma mère crut bon d'ajouter :

-C'est vrai qu'on a quand même un peu d'argent. On pourrait peut-être faire face en attendant...

-En attendant quoi, s'indigna mon père. Ah ! Te voilà comme Le Bihan. Lui aussi me dit que c'est la première année qui serait dure, parce qu'il faudrait tout payer. Il paraît qu'après on aurait les bourses. Les bourses nationales, comme il les appelle. Et ça, si les résultats à la fin de la sixième sont bons... et si notre fils réussit l'examen...et si on apporte la preuve qu'on ne dépasse pas un certain plafond de ressources. Il y a trop de si... trop de ça dans cette affaire.

-On pourrait toujours faire l'essai, répliqua ma mère. Et si un jour il fallait abandonner, José reviendrait vivre avec nous. Ce qu'il aurait appris, ça pourrait quand même lui servir !

-Encore des si, fulmina mon père. As-tu donc envie qu'on devienne la risée de tout le village ? En plus, José aurait passé beaucoup de temps à plus de trente kilomètres de chez nous en nous coûtant les yeux de la tête et sans obtenir le moindre diplôme. Pas même le certificat d'études qu'il est sûr de décrocher en restant ici. Et, aujourd'hui, quand on n'a pas son certificat d'études, à part travailler à la ferme comme nous, on ne peut rien faire.

Dans la cheminée, le dernier tison était devenu cendre et je regagnai mon lit sous l'escalier qui conduisait au grenier, dans un angle de la maison. Mes parents se couchèrent aussi. Leur lit était dans la même pièce, à l'opposé du mien.

Dormirent-ils cette nuit-là ? Je l'ignore. Pour ma part il me fallut beaucoup de temps pour parvenir au sommeil. Je ne savais plus quoi penser. D'un côté, je percevais confusément les soucis que mon départ causerait à mes parents. De l'autre, je me disais que Monsieur Le Bihan avait raison, que je devais tenter ma chance puisque je faisais partie des bons élèves et que cela en valait la peine. Et de toute façon, je voulais aller voir ailleurs. Je n'avais pas envie de devenir agriculteur et de passer toute ma vie à cultiver une terre que, de surcroît, les gens du voisinage qualifiaient d'ingrate.

Le lendemain était un jour d'école. Voulant sans doute connaître les premières réactions de mes parents, Monsieur Le Bihan me retint à la sortie du soir. J'étais bien embarrassé pour lui répondre. Il comprit que les choses étaient loin d'être réglées et il n'insista pas. Tout simplement, il me demanda :

-Et toi, tu en penses quoi ?

La réponse jaillit comme l'éclair :

-Moi, je veux partir.

-C'est bien, reprit Monsieur Le Bihan. Ecoute, tu es un petit gars de la campagne mais je sais de quoi tu es capable. Te rends-tu compte que tu es entré dans mon école à l'âge de six ans et que depuis ce temps-là, chaque jour, par les sentiers des champs et sur des routes mal empierrées, tu parcours neuf kilomètres à pied pour venir jusqu'ici. Et malgré cela, c'est toi qui obtiens les meilleurs résultats de la classe, loin devant les enfants du bourg. C'est remarquable, mon petit, c'est tout simplement remarquable. Imagine l'an prochain. Tu seras sur place. Toute cette fatigue en moins et tout ce temps en plus pour étudier. Et puis Dinan est une très belle ville. On en a parlé un peu en histoire. Rappelle-toi le mariage de la Duchesse Anne avec Charles VIII. Eh bien, là-bas, tu verras son château. Et les remparts. Et la statue de Du Guesclin. Et les maisons à colombages... Et le beau viaduc sur la Rance. Tout cela te plaira, j'en suis sûr.

Monsieur Le Bihan m'avait mis l'eau à la bouche. Moi qui dans ma vie n'avais pris le train qu'une seule fois pour aller rendre visite au cousin Henri, à Rennes, voilà que j'avais de nouveau envie de découvrir d'autres horizons, de bouger, de voyager... Mais quand on a seulement onze ans, il faut bien s'en remettre à la volonté de ses parents.

Et précisément quelques jours plus tard, je crus que tout allait s'écrouler. On était au mois de juin, temps de la fenaison, et mon père avait embauché trois de ses voisins pour couper les hautes herbes de son pré, curieusement dénommé Pré du Porte-plume. Dès cinq heures du matin, bien avant que le soleil ne fût levé, nos faucheurs étaient à pied d'œuvre. Puis, vers neuf heures, alors qu'une chaleur lourde commençait à emplir l'air, leur besogne achevée, ils étaient de retour à notre domicile où un plantureux pot-au-feu les attendait.

C'était un jeudi, jour de repos pour les écoliers et, lorsque les hommes prirent place autour de la table, je venais tout juste de me réveiller. Inévitablement, l'un d'eux m'aperçut, blotti sous les couvertures. Histoire d'ébahir les copains, il laissa tomber aussitôt :

-Hé le Dinannais ! L'année prochaine, il faudra te lever plus vite que ça...

Les deux autres ne comprirent pas. Seul mon père ne manifesta aucune surprise. Le Bihan avait certainement parlé et il y avait eu des fuites.

Alors chacun eut droit à une explication détaillée : le rendez-vous chez le maître, mes bonnes notes, les dépenses à prévoir et les interrogations de toutes sortes...

L'occasion était trop belle. Probablement jaloux de mes résultats, nos trois lascars étalèrent maints arguments propres à décourager les parents les plus motivés. M'envoyer en pension, était-ce possible ? Les miens n'allaient quand même pas commettre une erreur pareille. Ils avaient là un gamin normalement constitué, dont le corps allait se développer au fil des ans. Dans peu de temps, il aurait déjà les muscles d'un vrai commis de ferme. Il pourrait aider dans toutes les tâches du quotidien, au moment de la fenaison comme maintenant, mais aussi à la moisson, aux labours, aux semailles, à l'élagage des haies, à l'abattage des arbres... Depuis quelque temps déjà, durant les vacances, il donnait joliment la main pour ramasser betteraves, carottes, pommes, pommes de terre. En ces temps où l'agriculture manquait tant de bras, mes parents allaient-ils se priver de ceux de leur enfant ? Et pour en faire quoi de cet enfant, je vous prie. Un paperassier, un de plus. Un de plus à traîner dans

les bureaux, à importuner les vrais travailleurs, à leur réclamer mille renseignements, classés sans suite dans des dossiers que personne n'ouvrirait jamais plus. Sans compter que le brillant écolier, il allait apprendre l'anglais. Mais pour le parler avec qui ? Et peut-être même le latin ou le grec. Des langues mortes ! Vraiment, mes parents avaient mieux à faire avec les quelques sous qu'ils possédaient.

Mon père conclut le débat en déclarant qu'il était bien de cet avis.

Je finis par sortir de mon lit et m'en allai sangloter derrière la haie du jardin, à l'abri des regards. Après un pareil réquisitoire, c'en était fini du lycée et de la vie citadine. J'étais condamné à rester là, à croupir durant toute ma vie dans la paille et le fumier, autour des vaches et des cochons.

.....

Le temps passa et Monsieur Le Bihan se fit plus pressant. En effet, il avait envoyé à Dinan la liste provisoire de ses trois entrants en sixième mais, alors que l'année scolaire touchait à sa fin, le directeur du lycée lui avait fait savoir que, passé le 14 juillet, il ne pouvait plus conserver les places dites réservées.

Entre-temps, mon père avait aussi revu Monsieur Le Bihan, en réservant sa réponse. Il avait seulement laissé entendre qu'elle serait très certainement négative. A la maison, le sujet était devenu pour ainsi dire tabou. Le projet semblait bel et bien enterré.

.....

Cependant, le mois de juin s'achevant, le beau temps s'installait et les gens de la ville, profitant de leurs congés, commençaient à descendre à la campagne. C'est ainsi qu'un beau matin de juillet, on vit arriver le cousin Henri. Comme de coutume, il avait voyagé en train

depuis Rennes. Il disait qu'il voulait changer d'air et il savait qu'il pouvait venir chez nous, où il trouverait toujours un coin pour poser ses valises.

Au déjeuner qui suivit, le cousin Henri ne manqua pas de demander des nouvelles de tout le monde. Immanquablement, quand mon tour arriva, il posa sa traditionnelle question :

-Et notre écolier, il travaille toujours aussi bien ?

Sans le savoir, il avait rouvert une plaie mal fermée. Un grand silence se fit. Puis mon père, visiblement gêné, finit par répondre :

-Oh oui ! Et même qu'il nous a mis dans une drôle d'embarras.

Et de raconter toute l'histoire depuis le début.

Le cousin l'écouta attentivement, réfléchit un court instant et, au risque de déplaire à ses hôtes, déclara d'un ton péremptoire :

-Vous avez décidé de l'empêcher de partir. Vous avez entièrement tort. Vous êtes en train de torpiller sa vie.

Mon père ne s'attendait pas à une pareille estocade. Mais pour autant, il n'allait pas désarmer, connaissant par cœur les arguments qui faisaient mouche :

-.Vous, « les villotins », toujours pareil. Vous ne voyez pas le travail qui est à faire dans les campagnes. Et chez nous, ça ne va pas s'arranger. Ma femme et moi, nous allons vieillir. Nos forces nous abandonneront un jour. S'il n'y a pas la relève, qui s'occupera des bêtes et de nos champs ? Qui ?

Le tacle du cousin ne se fit pas attendre :

-Oubliez-vous, dit-il, que nous venons de subir deux grandes guerres en trente ans et que nous sommes appelés à vivre différemment. C'en est fini du temps des petites fermes comme la vôtre, où toute une famille vivote en tirant tous ses revenus de quelques hectares

de terre et d'un maigre cheptel de dix ou douze bêtes. L'avenir est au regroupement des exploitations. L'avenir est à la mécanisation. L'avenir est aux gros élevages. Dans quelque temps, tu le sais bien, mon cousin, tu devras te séparer de tes chevaux. Et, comme tout le monde, tu auras changé tout ton matériel et tu laboureras avec un tracteur. Dans quelque temps oui, dans ce pays, là où il y a aujourd'hui dix exploitations, il n'y en aura plus que deux ou trois. Croyez-vous vraiment que José trouvera sa place dans tout ce chamboulement ? Rien n'est moins sûr.

A l'avenir, je vous le dis, on aura besoin de gens instruits, rompus à toutes les techniques. On aura aussi besoin de formateurs, d'enseignants, de chercheurs. Bref, de ce que vous appelez des paperassiers. Le métier d'agriculteur, toujours aussi noble, aura lui-même beaucoup évolué. Pensez-y et puisque vous avez la chance d'avoir un enfant qui apprend à peu près tout ce qu'il veut, eh bien, envoyez-le à l'école. Investissez dans son instruction. Cela vous coûtera un peu d'argent bien sûr, mais croyez-moi, il vous en remerciera un jour. Car vous aurez fait de lui un homme accompli, armé pour réussir dans la vie. Cela représentera un héritage beaucoup plus précieux que les quelques lopins de terre que, de toute manière, vous lui laisserez le jour de votre grand départ.

De nouveau un grand silence. Puis mon père qui ne voulait pas perdre la face revint sur cette question qui le hantait toujours :

-Eh oui, mais on ne s'en tirera jamais. Financièrement on ne pourra pas suivre.

-Combien ça coûtera ?

-Cher, très cher.

-C'est-à-dire ?

-On n'a pas vraiment fait l'addition.

-Eh bien, faites-la, l'addition. Sur ce montant, calculez ensuite la somme que vous pourriez raisonnablement donner. Voyez-vous, moi, je n'ai pas la chance d'avoir d'enfant, je me ferai un plaisir de vous aider en vous envoyant chaque mois la différence.

Ce fut comme une embellie dans un ciel désespérément sombre.

Jamais auparavant je n'avais vu mes parents pleurer. Tout le long de leurs joues pourtant, des larmes commencèrent à couler.

Alors je me précipitai dans les bras du cousin pour lui exprimer toute ma joie et ma reconnaissance. Puis j'entendis mon père dire :

-Merci. Merci infiniment, Henri. Maintenant, on va pouvoir passer au dessert.

.....